



Street art dans les murs

Avant sa mue en hôtel, les **Bains Douches**, légendaire boîte de nuit parisienne, accueille en résidence des artistes urbains. Attachés à leur liberté, ceux-ci hésitent entre indépendance et reconnaissance

STÉPHANIE LEMOINE

Depuis leur fermeture administrative en 2010, à la suite d'un arrêté de péril, il ne restait des Bains Douches que le souvenir de soirées légendaires des années 1980, entre branchés et people. Meurtri par des travaux sauvages, le 7, rue du Bourg l'Abbé (Paris 3^e) était devenu un vaisseau fantôme, vidé de tous ses locataires. Un mythe déchu en quelque sorte, et un encombrant patrimoine pour Jean-Pierre Marois, son propriétaire. De cette blessure mortelle, on n'imaginait pas vraiment que l'édifice puisse se remettre.

En décembre 2012, pourtant, le bâtiment a repris vie grâce à une résidence artistique éphémère. Jusqu'au 30 avril, date à laquelle commenceront d'importants travaux (prélude à l'ouverture d'un hôtel, en 2014), une quarantaine d'artistes ont été conviés à investir les 3 000 m² de ce dédale haussmannien de six étages, tout en parquets, moulures et cheminées. La plupart sont représentants de l'art urbain, pour beaucoup issus de la mouvance street art (« art de la rue ») et graffiti. En résonance avec l'espace alentour, ils formulent des propositions qui vont de la fresque à l'affiche, en passant par la photographie et l'installation.

Pour Jean-Pierre Marois, le fait d'offrir temporairement les lieux à la création était une manière de tourner la page en beauté, comme une thérapie : « C'est la première fois depuis cent trente ans que l'immeuble est complètement vide et je voulais ponctuer ce moment, explique-t-il. Il y a quelque chose de très réjouissant à remettre à son plus haut niveau un immeuble qui a une telle histoire... »

Afin de donner forme à son projet, il pense d'emblée à l'art urbain, champ artistique obsédé par la question de l'espace. C'est donc à Magda Danysz, galeriste parisienne reconnue comme l'une des meilleures spécialistes du sujet, qu'il demande de jouer les commissaires d'exposition. La jeune femme opte pour une sélection aussi large que possible : les résidents sont des artistes urbains « historiques » (Gérard Zlotykamien, Jérôme Mesnager...), des graffeurs fidèles à la « religion » du nom et aux lettrages tracés à la bombe aérosol (Psy, Nasty...) ou ouverts à l'abstraction (Lek, Sowat, Sambre, Thomas Canto...), des street artists explorant



Deux œuvres créées dans le bâtiment des Bains Douches (Paris 3^e). En haut, installation de Sambre élaborée avec du bois récupéré sur place. En bas, graffiti au pochoir de C215. SAMBRE/COURTESY MAGDA DANYSZ C215/COURTESY MAGDA DANYSZ

des formes d'expression et des supports plus grand public (L'Atlas, Vhils, Invader, Ludo...) et même des artistes contemporains (Jeanne Susplugas, Joachim Sauter...). « La résidence rassemble quatre générations d'artistes et des approches très diverses, explique Magda Danysz. Je voulais montrer que l'art urbain a une histoire, avec des phases successives, et qu'il couvre un champ très vaste. »

Pendant qu'elle accompagne les résidents dans l'élaboration d'un projet cohérent, Jean-Pierre Marois leur offre ce dont ils ont besoin pour travailler : un gîte chauffé pour ceux qui n'habitent pas Paris, des outils, des conseils... Hors cette aide matérielle, aucun budget n'a été affecté : « Pour que la résidence puisse se prolonger jusqu'à fin avril, j'ai décalé le début du chantier, se justifie Jean-Pierre Marois. Ça a des conséquences financières assez lourdes. »

Cette façon d'en appeler à la bonne volonté des artistes en agace certains : « Sous prétexte que c'est de l'art urbain, on peut se permettre de ne pas payer », regrette un observateur. Pour d'autres, le bénévolat aurait un effet négatif sur la qualité des œuvres présentées. C'est du moins ce que pense le graffeur Dem189 : « Certains font des trucs à la va-vite, sans s'investir, et restent dans leur zone de confort »

La gratuité est pourtant inscrite dans l'ADN de l'art urbain. C'est l'une des conditions de sa liberté. D'où l'ambivalence des artistes dès qu'il est question de monnayer leurs œuvres ou de les voir encadrer par un quelconque dispositif de médiation. L'art urbain est travaillé par une contradiction insoluble entre volonté de rester à la marge, désir de reconnaissance et tentation d'en vivre. Depuis son émergence, dans les années 1960 et 1970, ce mouvement d'autodidactes et d'artistes en rupture avec l'institution s'est toujours bricolé, faute de moyens, grâce à l'énergie et à l'enthousiasme de ceux qui le pratiquent. En toute liberté. Or, la résidence des Bains Douches n'est pas exactement un espace de tous les possibles : les œuvres y sont sélectionnées et scénographiées.

Surtout, en dépit des dénégations sincères de Jean-Pierre Marois, il est difficile de ne pas voir dans l'opération un fabuleux coup de pub. D'autant qu'elle est promue par un double service de presse : celui du propriétaire et celui de la galerie... Aussi l'exposition n'évite-t-elle pas les procès en récupération. « Même si on est

assez libre, ça reste l'initiative d'un galeriste », note l'un des résidents.

Chaque nouvelle exposition de street art vient raviver le débat : est-il pertinent d'enfermer entre quatre murs des pratiques supposées contextuelles et subversives ? De la rue à la galerie, du mur à la toile, ne risque-t-on pas de perdre l'essentiel ? La relation de l'artiste à un espace non codifié, sa proximité avec le public, la gratuité et le panache d'une aventure souvent collective sont des éléments constitutifs de l'art urbain. Le mérite de cette résidence est peut-être d'en repenser les modalités d'exposition. « Certains artistes s'adaptent très bien au passage en institutionnel, et d'autres non, explique Magda Danysz. Ce que nous faisons aux Bains Douches permet d'ouvrir la programmation à des œuvres difficiles à transposer en galerie, et de laisser s'exprimer des artistes qui proposent des formes nouvelles. L'installation de Sambre en est un bon exemple... » Pièce maîtresse de l'exposi-

« Même si on est assez libre, ça reste l'initiative d'un galeriste »

un des artistes résidents

tion, celle-ci est indissociable du lieu qui l'accueille. Délaissant le graffiti, Sambre y a foré dans le plancher un cercle autour duquel il échafauda jour après jour une sphère avec le bois récupéré sur place.

De même, la présence de Lek et de Sowat n'a rien d'un hasard. En 2010, ces figures du graffiti hexagonal ouvraient une résidence artistique sauvage, dans un supermarché désaffecté du 19^e arrondissement. Tout ce qui fait le socle du graffiti se trouvait synthétisé dans le projet du « Mausolée » : goût pour l'exploration urbaine et les lieux en friche, culte du secret, création collective et éphémère, mise en forme des archives photographiques dans un projet éditorial (*Mausolée* est paru en 2012 aux éditions Alternatives). Sowat résume ainsi l'entreprise, qui a été répliquée depuis au Palais de Tokyo, lors d'une exposition collective sur les murs d'un


SUR LE WEB
LES BAINS
La résidence d'artistes
aux Bains Douches
(Paris 3^e). Jusqu'au 30 avril.
www.lesbains-paris.com

escalier de service : « Puisqu'on est mal représentés, l'idée était de nous représenter nous-mêmes et de faire un projet de qualité, sans sponsor ni budget. »

La résidence des Bains Douches hérite en partie du modèle du « Mausolée », qui pourrait inaugurer une nouvelle manière d'exposer l'art urbain : « Au début, on s'est dit que c'était du copier-coller, confesse Sowat, et on a eu un mouvement d'orgueil. Mais les Bains Douches sont un lieu mythique, qui a marqué une époque. Avec Lek, on a passé notre vie à chercher ce genre d'endroit... »

L'initiative illustre aussi le tournant pris par l'art urbain depuis Internet. Désormais, un nombre croissant d'œuvres produites dans la rue se déclinent sur divers supports, qui sont autant d'espaces d'exposition : sites Internet, livres, vidéos, etc. Avec la massification des archives et la possibilité de les diffuser en ligne sous forme de photographies, de vidéos et d'animations, l'intervention in situ est devenue le simple maillon d'un dispositif beaucoup plus large – un simple mot-clé ou « tag » dans un hypertexte.

Aux Bains Douches, c'est d'autant plus vrai que pour visiter les lieux il faut être artiste ou journaliste. Fermée au public pour raisons de sécurité, la résidence ne se dévoile qu'au gré d'un effeuillage en ligne sur le site Internet, créé pour l'occasion. Celui-ci a été conçu à la manière d'une exposition : éphémère comme l'événement dont il rend compte, il fermera le 30 avril. On n'y découvre pas seulement les biographies des artistes et les clichés de leurs travaux, mais aussi des vidéos dont on peut se demander si elles ne sont pas des œuvres elles-mêmes. Une fois le site fermé, les images collectées par une poignée de photographes accrédités iront nourrir un projet de livre.

Par un curieux renversement, l'espace physique des Bains Douches finit ainsi par apparaître comme le moins tangible de tous ceux où les œuvres sont susceptibles d'être montrées. Signe d'un temps qui préfère au réel sa représentation ? A moins que ce ne soit l'inverse : une ruse destinée à donner plus de prix à l'expérience sensible et une manière pour les artistes de jouir des lieux en toute exclusivité. Comme à la grande époque des Bains Douches. ■